

**RELIGION ET TORTURE**  
**Peut-on désarmer la violence dans le cœur ?**  
*Colloque A.C.A.T. à Marseille 19-21 novembre 2015*

Je ne prétends pas faire maintenant une synthèse, qui se voudrait exhaustive, de ce qui a été dit au cours de ces trois journées. C'est une relecture forcément personnelle et par conséquent partielle et partiale de ce que nous avons échangé, notamment dans les groupes grâce au travail des rapporteurs que je remercie. Sans doute serez-vous frustrés de ne pas retrouver dans mon propos ce que vous avez dit ou ce que vous avez entendu d'important. Je me console en me disant que de la frustration naît le désir qui toujours met en mouvement, qui met en quête d'une vérité que l'on ne cesse de chercher, sans jamais prétendre la détenir. Et sans doute est-ce là l'un des premiers enseignements de ce colloque qui devrait protéger de toute forme d'intolérance.

Dès les mots d'accueil de notre rencontre, on a senti combien les événements douloureux de l'actualité soulignaient, de manière tragique, la pertinence du thème envisagé au cours de ce colloque, rendaient du coup particulièrement important et urgent notre travail et en faisaient, parmi d'autres, une modeste forme de résistance face à la barbarie. D'emblée était soulignée l'importance de mettre des mots sur l'horreur des maux, de réguler les émotions par le débat critique, de mettre de la réflexion face aux dangers du fanatisme, de prononcer des paroles de raison pour conjurer le déraisonnable, de redire le sens et l'espérance contre l'insensé et l'absurde.

La table ronde du premier soir a montré, à travers la diversité des présentations, la multiplicité des engagements au service de l'humain contre l'inhumanité. Ces paroles de militants ont, dès le début de notre colloque, constitué un encouragement et exprimé un rappel. L'encouragement, il réside dans ces convictions et ces actions présentées avec lucidité et passion. Toutes ces militances convergentes constituent pour nous tous des raisons d'espérer, elles nourrissent l'assurance qu'en mettant nos forces en commun, la violence et la mort ne peuvent pas avoir le dernier mot, comme cela devait être rappelé ultérieurement. Le père Jean Gueit a redit ce matin la force d'espérance de la résurrection. Cette table ronde a aussi constitué un rappel, à savoir que les associations d'inspiration religieuse comme l'A.C.A.T. n'ont aucun monopole en matière de défense des droits de l'homme. C'est dire qu'avant de trouver des raisons théologiques spécifiques à notre engagement de chrétien, nous ne devons jamais oublier que notre première motivation réside dans notre « commune humanité » rappelée à l'instant (J.M. Donegani). Comme un des intervenants l'a dit il importe de « faire humanité tous ensemble » et pour cela travailler avec tous ceux qui sont animés d'un même désir.

Je vous propose deux parties à mon intervention. Dans la 1<sup>ère</sup> j'envisagerai les convergences, les convictions communes qui se sont exprimées. Dans la 2<sup>nde</sup> j'aborderai les débats et chantiers, parfois très concrets qui s'ouvrent devant nous.

## **1. CONVERGENCES**

### **1. Les religions sources de violence.**

On a bien, en effet, le sentiment que les religions ont été et sont toujours en danger d'intolérance, peu ou prou facteurs d'exclusion et d'oppression des consciences. Comme si elles recélaient en germe, et mêlé aux richesses dont elles sont porteuses, un péril de violence faite à l'autre (l'incroyant, le mal croyant, l'hérétique...). « C'est du fond même d'une conviction forte qu'il y a le péril de la violence » (Paul Ricœur). On a parlé de ces multiples situations de souffrances infligées au nom de Dieu, notamment aux femmes, et de ces conflits qui déchirent notre terre dans lesquels le religieux joue souvent comme un puissant ressort passionnel, légitimant la haine et la violence. On a bien sûr évoqué l'œuvre de René Girard sur les liens entre la violence et le sacré.

Même si le « regard extérieur » des associations militantes, le premier soir, a été plutôt bienveillant à l'égard des religions, comme l'a noté Dominique Quinio, les religions ne sauraient pour autant et trop facilement s'exonérer de ces risques. Ainsi, quand on dit que tel acte ce n'est pas la religion mais une de ses caricatures qui n'a plus rien à voir avec la foi ou quand on dit que l'islamisme radical c'est pas l'Islam ou quand on dit que les croisades et l'Inquisition ce n'est pas l'Eglise. N'est-ce pas à la fois vrai et discutable ? Ne pas faire d'amalgame entre les religions et leurs caricatures ne dispense pas chacun de « balayer devant sa porte ».

On peut être reconnaissant aux représentants des différentes religions de n'avoir pas fait l'impasse sur les souffrances provoquées au cours de l'histoire, ancienne ou récente, par leur propre tradition. Ainsi Roselyne Dupont Roc a rappelé qu'au moment où l'on se focalise forcément sur les horreurs perpétrées par l'islamisme radical, on ne doit pas oublier nos propres errances, ce dont les Eglises portent la responsabilité quand au nom de Dieu et du dogme on persécute, torture et tue.

Plus près de nous je pense qu'il est important de faire ce travail de mémoire qui seul peut déboucher sur une réconciliation des mémoires douloureuses et même sur le pardon dans la justice. C'est ce qui a été largement fait sur le plan œcuménique, et l'A.C.A.T. y a pour sa part contribué. Mais cette réflexion est aussi à conduire dans la société. Ainsi a-t-il été évoqué la guerre d'Algérie et les blessures qu'elle a laissées. Depuis, il n'y a pas vraiment eu en France de travail sur cette mémoire. Or on peut s'interroger sur les conséquences d'une telle amnésie. N'entretient-elle pas un ressenti, pour ne pas dire un ressentiment de certains Français notamment d'origine algérienne à l'égard de la France ou de certains Français, et pas seulement des rapatriés, à l'égard des immigrés venus du Maghreb. Quand le travail sur la mémoire n'a pas été fait, elle peut devenir une prison où se nourrissent l'amertume, la rancœur et la haine. On sait que le retour du refoulé peut parfois se faire avec brutalité.

## 2. Des nuances à ces constats.

On a notamment indiqué que le religieux n'était pas forcément le motif initial qui suscitait le conflit ou la violence ou la torture, mais qu'il agissait souvent comme une instance de légitimation. Manipulées, utilisées, instrumentalisées par des pouvoirs et des idéologies, les religions sont alors sollicitées pour couvrir d'un label divin honorable des « motifs méprisables », pour reprendre l'expression du représentant de *Médecins du monde*.

Mais ce sont aussi parfois des attentes légitimes qui s'abritent derrière les motifs religieux : pauvreté économique, identité devenue incertaine, quête de sens, désespérance. Derrière les motivations religieuses d'actes de violence, il convient de travailler sur des causes parfois non dites, voire impensées qui sont pourtant déterminantes dans le déclenchement du processus de violence. Plusieurs groupes ont évoqué la réalité d'une société sécularisée, sans repères, vide de sens et vide de Dieu. Ils se sont interrogés sur ce que l'on pouvait aujourd'hui proposer à des jeunes dont la question pourrait être celle créée hier soir par Job « Où donc est-elle mon espérance et mon bonheur qui l'aperçoit ? »

Il a également été noté que le religieux, source ou légitimation de la violence, n'est pas l'apanage des seules religions. Il y a du « religieux », avec ce qu'il peut avoir de dangereux, dans des idéologies « païennes » (on a évoqué le communisme, le nazisme...) et on pense à toutes ces vérités qui s'écrivent avec des majuscules : Mammon (dans les évangiles), le Parti, la Nation, le Progrès, la Laïcité elle-même qui aurait parfois besoin d'être laïcisée. Dès lors qu'une vérité se pose comme absolu (*ab solus* à partir de soi seul) elle se sacralise, elle prend la place de Dieu, devient une idole comme cela a été dit (idole et idéologie ont d'ailleurs même racine) et porte en elle le risque de tyrannie des consciences, des corps et des comportements.

Enfin on a dit à diverses reprises et à juste titre que les formes ultimes de la violence, particulièrement la torture, ne sont pas séparables de tout le cheminement qui souvent l'a précédée. Plusieurs témoignages du premier soir ont décrit cette escalade plus ou moins discrète et consciente qui, de discrimination en harcèlement, de compromission en démission, laisse s'installer une violence pouvant déboucher sur la torture et la mort. La représentante du *Mouvement pour la paix* a décrit ces paliers qui conduisent à la naissance des conflits, aux atteintes à la dignité humaine jusqu'à la persécution. Meron Estefanos vient de souligner à l'instant ces violences quotidiennes, évoquées aussi ce matin par Mgr Pontier ; ce que le rabbin a appelé « la barbarie des gens ordinaires ».

C'est dire qu'il y a de la torture avant la torture, parfois dans un silence religieux ! Le titre même de notre colloque et sa présentation montrent que lutter contre la torture, réclamer son abolition, c'est dénoncer tout ce qui en amont la prépare et l'annonce. C'est un appel à la vigilance de tous les jours et au courage de la parole.

### 3. Les religions ressources contre la violence.

Si les religions font partie du problème, elles font aussi partie de la solution. Dieu ne saurait jamais être utilisé pour justifier la violence. On a rappelé les mots du pape François disant que tuer au nom de Dieu était un blasphème. Dans les groupes on a souligné de manière convergente les ressources dont les religions sont porteuses pour lutter contre l'intolérance. Ce sont essentiellement des valeurs éthiques : respect des Droits de l'homme, défense de la dignité et de la vie humaines, lutte contre la torture et la peine de mort, accueil de l'autre, miséricorde, écoute, compréhension, amour du prochain, capacité de reconstruction de l'être humain brisé, consolation au sens du texte d'Ésaïe entendu hier lors du temps de prière : « Consolez, consolez mon peuple » (Es 40,1). Le verbe hébreu employé ici est très fort, la consolation qu'il désigne est véritablement une réhabilitation, une restauration.

Ainsi que la foi personnelle représente un soutien à l'individu confronté à l'épreuve. C'est ce qu'a bien montré la représentante des *Amis de l'Empire du Milieu* qui, à propos des membres de *Falun Gong*, a dit cette phrase « c'est leur foi qui leur donne la force de transcender la peur ». La religion est, en effet, pour chaque fidèle une source de résistance au mal. C'est d'ailleurs peut-être pour cela que si les religions sont à la fois facteurs de violence et remèdes pour s'y opposer, elles sont aussi victimes de la violence du fait même de leur foi. Car les pouvoirs totalitaires perçoivent ou pressentent que la référence à une transcendance les menace. Ainsi quand Jésus, distingue Dieu et César, il affirme clairement que César n'est pas dieu (Mc 12, 17).

De surcroît la foi donne au croyant une confiance imprenable (les mots foi et confiance ont même racine), une confiance que rien ne peut briser. Alors les fidèles sont forcément une cible privilégiée, car il faut détruire les lieux de résistance les plus intimes. Dans ce sens on a évoqué, le premier soir, la Chine, le Liban, le Cambodge et bien d'autres lieux...

En même temps on a vu que les valeurs éthiques, des termes comme amour, miséricorde, pardon pouvaient être bien ambigus et pas aussi évident qu'on le pense. Les mots sont « piégeux » a dit Michel Aguilar. Un groupe s'est interrogé : « y a-t-il une notion de l'amour de l'autre partagée par tous ? » On a entendu aussi qu'aimer son prochain comme soi-même n'est pas forcément chose facile. Cela requiert une estime de soi que beaucoup ont perdue. Alors il faut au moins, pour être encouragé à aimer l'autre, rappeler comme le fait le judaïsme, la Règle d'Or de la réciprocité, dont Jean-Marie Donegani vient aussi de souligner l'importance, celle que Jésus lui-même exprime quand il dit : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes » (Mt 7,12)

Une autre ressource contre l'intolérance, c'est la manière de comprendre la foi. Roselyne Dupont-Roc a expliqué pourquoi cela n'est pas sans conséquence sur la question de la tolérance religieuse. Elle a dit que la foi n'est pas l'adhésion à un savoir sur Dieu, mais elle est de l'ordre d'une rencontre existentielle avec lui. Ce n'est pas un contenu de vérité que l'on détient mais une relation en vérité avec une personne. Elle a bien montré que la foi, ainsi comprise, va forcément de pair avec des questions et même des doutes, comme on le voit chez les disciples dans plusieurs pages du Nouveau Testament (Mt 28,17 ; Jn 20,24ss). Cette manière de ne pas idolâtrer la vérité protège de l'intolérance.

Si on poursuit, on comprend qu'aucun langage humain, qu'aucune représentation humaine, ne peut mettre la main sur Dieu, aucune ne saurait être sacralisée car Dieu est toujours au-delà de ce que nous pouvons en exprimer et en dire. Ce qui ne signifie pas un relativisme de la conviction mais une manière de l'articuler à la tolérance. Pour l'illustrer, un théologien catholique, Raimon Panikkar, a raconté une petite histoire qui montre ce qui se passe quand on s'attache plus aux textes qui parlent de Dieu qu'à Dieu lui-même : « Un jeune homme éloigné pour une longue période de la femme qu'il aime lui écrit chaque jour. Quand il revient des années plus tard, il découvre qu'elle a épousé le facteur » !

Résister à l'intolérance et à la violence, dont les religions peuvent être porteuses, implique donc un travail de réflexion critique sur le fait religieux et sur les textes : le Coran comme l'a fait Habib Kaaniche, la Bible comme l'a bien montré Roselyne Dupont-Roc. Michel Aguilar parlait lui du « discernement » des contextes spécifiques de chacun des enseignements. La conviction doit par conséquent aller de pair avec l'intelligence de la foi (ce qui ne veut pas dire l'intellectualisme) qui protège la religion du fanatisme et de l'intolérance.

On mesure le danger aujourd'hui de la « sainte ignorance » (Olivier Roy), ce découplage inquiétant entre croire et comprendre, foi et raison, religion et culture. On ne peut y remédier que dans un travail de formation, d'éducation, de débat, d'apprentissage de l'esprit critique, d'autonomie dans la foi. Même si le grand rabbin Dahan a justement souligné, se référant aux horreurs du nazisme, que si l'éducation est nécessaire, elle n'est pas suffisante pour lutter contre les montées du fanatisme et du totalitarisme

A l'instar du représentant du bouddhisme, on a souligné plusieurs fois l'importance de la raison face à l'envahissement par « le flux des émotions » qui sont souvent source des dérives fanatiques si elles sont livrées à elles-mêmes, désarrimées d'une réflexion rationnelle et critique. En même temps on ne saurait disqualifier les émotions car elle sont souvent à l'origine de prises de conscience face au mal, elles participent de cette « pitié fondamentale » que vient d'évoquer le professeur Donegani. Ainsi est-il écrit de Jésus qu'il est « pris de pitié » face aux foules sans berger (Mc 6,34 ; 8,2), le sens littéral c'est « ému aux entrailles ». On a beaucoup parlé de compassion, de sympathie, de miséricorde, d'empathie. Ces généreuses postures éthiques ont souvent comme ancrage cette capacité d'indignation face au mal, à l'injustice, à la violence et à la torture.

Cette articulation du comprendre et du croire débouche inévitablement sur une approche interprétative des textes qui ne fait pas coïncider la lettre de l'écrit et la parole de Dieu. Le rabbin a montré comment la Torah a été sans cesse commentée et réinterprétée en fonction des contextes. L'intervention de Roselyne Dupont-Roc était portée par une approche historico-critique de la Bible ouvrant à un processus d'interprétation. Habib Kaaniche a aussi fait place à l'histoire du texte. Il a montré comment le texte écrit doit être subverti au nom de parole de Dieu à dire ici et maintenant, appliquant ce principe à la loi du talion, à la lapidation, à la torture qui « doit sortir de l'Islam », au *djihad* dont il a rappelé le sens primitif. Deux groupes ont d'ailleurs dénoncé les risques du fondamentalisme. Il est aujourd'hui l'un des facteurs qui suscitent l'intégrisme et l'intolérance des religions. Car lorsqu'on identifie le texte avec la volonté de Dieu, on prétend mettre la main sur elle, disposer de la vérité et la poser comme un absolu indiscutable.

## 2. DEBATS ET CHANTIERS

J'en viens à quelques débats ouverts par nos échanges qui sont autant de chantiers de réflexion à reprendre. En effet, si nous avons discerné des convergences, nous avons aussi perçu des divergences sur certains points. En tout cas nous avons pris conscience ensemble de la complexité du réel et de la difficulté à le prendre en charge par des prises de positions péremptoires ou unilatérales. Un groupe a dit que rien « n'est acquis une fois pour toutes » dans un monde qui bouge, « discerner » le chemin n'est donc pas chose simple. Cette capacité à reconnaître que les solutions aux défis de ce temps ne sont pas simples, parce que la réalité ne l'est pas, cette capacité à laisser les débats ouverts, à les laisser vivre entre nous, constitue certainement un autre antidote aux simplismes réducteurs, générateurs de violence à l'égard de celui qui ne pense pas comme moi.

Sur certains de ces points, on a vu comment la proximité prégnante d'une actualité tragique avec ses émotions et ses exigences a pu limiter ou infléchir notre réflexion. Certains ont regretté que le premier soir certaines affirmations soient demeurées trop unilatérales. Elles ont été considérées comme discutables, au sens où elles auraient mérité d'être discutées, interrogées, problématisées. Un groupe a dit que les intervenants du premier soir « ont montré une société déconnectée de la réalité. »

1. Ainsi le sujet de la **légitime violence, de la légitime défense**, de l'usage des armes voire de la torture a laissé apparaître des divergences, en en tout cas des dilemmes. Quelques interventions de l'auditoire les ont soulevés sans grande suite. Seul l'aumônier musulman a semblé aborder de manière implicite et factuelle la question de la torture, sans se prononcer explicitement. Dans le contexte présent plusieurs intervenants, dont Dominique Quinio, ont averti du risque d'une dérive sécuritaire liberticide. Un groupe a demandé que l'A.C.A.T. soit vigilante par rapport à l'état d'urgence. D'autres ont dit que ce n'était pas aussi simple et que le débat ne pouvait être éludé. Quel chemin à trouver entre une forme d'angélisme incantatoire et un réalisme qui n'est souvent que l'autre nom du cynisme ?

2. Un point fondamental a révélé aussi des différences. Je veux parler **de la question du mal**. Plusieurs fois, et ce matin encore par le pasteur Jean-Francois Breyne, a été soulignée la part de violence qui est « dans le cœur de l'homme », en chacune et chacun. Lors des interventions des représentants des religions, on a vu que le bouddhisme a une vision optimiste de la nature humaine, dont la bonté est seulement obscurcie, mais qu'un travail de l'esprit peut dévoiler. Le christianisme lui est plus pessimiste sur la capacité naturelle de l'humain à faire le bien. On pense aux mots de Paul décrivant ce scénario d'échec qui ferait désespérer de l'humain s'il n'y avait la grâce de Dieu : « le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais » (Rm 7,19). Comment comprenons-nous la notion de péché telle que décrite ici par Paul en corrélation avec la réalité du mal absolu que représente la torture ?

Le spectacle d'hier soir a montré comment Job fait voler en éclats les réponses traditionnelles au problème du mal, celles d'une justice rétributive. Lui le juste souffrant ouvre le droit à la plainte, il ose porter plainte contre Dieu. Sa prière se fait tour à tour supplication, révolte, protestation contre son silence, comme ce peut être le cas pour chacun de nous quand il est confronté à l'injustice et à l'énigme du mal. Et c'est bien une des spécificités de l'A.C.A.T. que de trouver dans la prière la force de résister, de crier vers Dieu pour que l'humain vive à cause du Christ crucifié, venu habiter lui-même sur la croix, le cri de Job : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? (Mt 27,46). Expression ultime de cette « force d'en-bas » dont a parlé à l'instant J. M. Donegani.

3. **L'importance du corps**. En effet la torture veut détruire la personne, son esprit et son corps auxquels elle inflige des souffrances. Il a été souligné, ce matin encore, l'importance du corps en christianisme. Il est le temple de Dieu, le temple de l'Esprit, et sa dignité est inaliénable. La foi chrétienne est foi en un Dieu qui s'est incarné dans l'histoire, la Parole a été faite chair, elle a pris corps en Jésus le Christ. On trouve pourtant parfois dans l'histoire du christianisme des expressions qui ont négligé le corps où qui s'en sont méfié comme lieu des passions. Un corps qu'il fallait parfois faire souffrir pour gagner son salut. N'est-ce pas ce mépris du corps qui a pu préparer et conduire à accepter des tortures comme celles de l'Inquisition ? Certains ont fait une remarque analogue à propos du bouddhisme. Le travail de l'esprit contre les émotions ne conduit-il pas à une forme d'oubli du corps et les suicides des moines ont avivé les questions concernant la place du corps dans le bouddhisme.
4. **Le rapport au politique**. C'est encore une question à travailler. Il y a eu beaucoup de réactions à la réponse évasive du grand rabbin concernant les enseignements du judaïsme et la politique de l'Etat d'Israël. Cela montre, en tout cas, que les relations entre religieux et politique sont toujours complexes. Plusieurs groupes ont dit qu'il fallait résister à toute forme de collusion entre le religieux et le politique, que cette instrumentalisation des religions pouvait être source de violence de leur part. Il ne devrait donc y avoir, entre le temporel et le spirituel, ni séparation ni confusion, mais une distinction et une articulation souvent en tension. Un groupe s'est interrogé « S'il y a contradiction entre le droit national et le droit islamique qui l'emporte ? » Mais cette question concerne toutes les religions. N'est-il pas écrit dans le livre des Actes des Apôtres « il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (5, 29).

Ce qui pose la question de la laïcité et des lois qui l'organisent dans notre pays. Rémi Caucanas l'a souligné dès le début du colloque, il importe que la laïcité ne soit pas comprise comme une laïcité punitive et stigmatisante -et la tentation est grande après ce que nous venons de vivre- débouchant sur une privatisation de la religion, qui exilerait les croyants hors de l'espace public. Quand on rejette les religions et leurs fidèles dans l'obscurité cela contribue à les jeter dans les bras de l'obscurantisme.

4. Plusieurs fois a aussi été souligné **le rôle discutabile voire négatif des médias** et des nouveaux moyens de communication. L'interactivité permanente, le goût du sensationnel poussent à « hystériser » le débat, à choisir dans les faits et gestes des religions ceux qui sont susceptibles de nourrir les émotions et les passions génératrices de haine et de violence, dressant les uns contre les autres.

On a aussi exprimé une vigilance à l'égard d'Internet ou des jeux vidéo qui témoignent d'une réalité virtuelle de la violence susceptible de conduire à une culture de la violence, à sa banalisation et alimenter une tendance à confondre le virtuel et le réel.

J'en viens maintenant à des chantiers plus concrets qui sont en quelque sorte des suggestions pour mettre en œuvre les réflexions plus théoriques qui précèdent.

5. Il est clair que la **dimension interreligieuse** de ce colloque a été saluée de manière positive comme une priorité désormais. Au-delà de la démarche œcuménique mise en œuvre à l'A.C.A.T., il faut s'ouvrir à des actions interreligieuses contre la violence, la torture et la peine de mort. On a même pensé dans un groupe à susciter la création d'une A.M.A.T. : Action des musulmans pour l'abolition de la Torture ! Les propos du rabbin et de l'aumônier musulman y encouragent, même s'ils ne représentaient pas toutes les sensibilités de leur tradition. On sait bien qu'il y a dans les autres religions des diversités analogues aux nôtres. Il a été demandé que les quatre interventions du vendredi matin soient diffusées en interne à l'A.C.A.T.

Mais d'ores et déjà il est important de mettre en œuvre à tous les niveaux des rencontres et dialogues interreligieux. A été soulignée l'importance du groupe national des responsables religieux qui devrait se structurer et se faire davantage entendre dans l'espace public, à l'image du pape concernant la torture. De nombreuses initiatives interreligieuses locales ont été mentionnées dans les groupes. Elles se constituent non en vue de quelque syncrétisme improbable, mais pour contribuer à construire une société pluraliste prenant en compte à la fois le respect des différences et la visée commune. C'est là que peuvent se déconstruire les peurs, les haines, les violences qui s'enracinent souvent dans l'ignorance de l'autre. C'est cette préoccupation qui était au centre du rapport de Régis Debray sur l'enseignement du « fait religieux » dans le cadre de l'école laïque ; tombé aux oubliettes, on commence à en reparler plus de 10 ans après. Il est en vente à la librairie du Mistral !

6. Les groupes ont fait, avec insistance et de manière assez unanime, de multiples propositions de formation, de sensibilisation, d'édition et de publication en direction des jeunes, des établissements scolaires, des Eglises, de la société pour apprendre à vivre ensemble. Qu'il s'agisse de formation à l'interreligieux, d'apprentissage de l'esprit critique, de sensibilisation à la lutte contre la torture, à la non violence, à la défense des droits de l'homme, à la guérison de la mémoire.

Des documents, des argumentaires, des textes liturgiques pour soutenir l'action ont été réclamés. On a parfois le sentiment qu'il y a encore tant de travail à faire dans ce sens. Notamment pour interpeller les Eglises sur l'A.C.A.T. Trop de fidèles, de prêtres, de pasteurs ne s'y intéressent pas. Mais les interventions des responsables ecclésiaux que nous avons entendues ce matin nous encouragent. Elles constituent un précieux soutien dont nous les remercions. Nous espérons qu'elles susciteront un flot d'adhésions et d'engagements !

7. Plusieurs groupes ont souligné la quête de sens et d'espérance qui travaille notre société et donc la tâche spirituelle des religions afin de l'écouter et de l'accueillir. Cette tâche spirituelle, est d'autant plus importante que l'on vit dans une société déchristianisée et sécularisée. Il appartient aux religions de redonner confiance à ceux dont la confiance a été brisée par toutes les formes de violence. Cette « perte de confiance dans le monde » que vient de rappeler J.M. Donegani.

Plusieurs groupes ont souligné l'importance de cette dimension spirituelle, avec tout ce que cela implique dans le domaine de la méditation des Ecritures, du silence, de la prière, pour résister à la violence.

En résonance je voudrais ici citer Abdennour Bidar, ce philosophe de tradition musulmane (soufisme), mentionné le premier soir par le représentant d'*Amnesty International*. Dans un article paru récemment dans *Le Monde*, il souligne que l'absence de spirituel est le problème de nos sociétés. Le défi est pour lui de « trouver une vie spirituelle qui fonde l'univers éthique et politique des droits de l'homme [...], une vision de nous-mêmes qui nous élève au-dessus de notre ego ordinaire et de ses besoins matériels, pour faire justice à nos aspirations les plus hautes :

l'aspiration personnelle à nous accomplir au sommet de nos possibilités, l'aspiration collective à axer l'ordre social sur la possibilité offerte à tous d'entreprendre cette quête spirituelle. Donner à chaque être humain les moyens de cultiver sa propre part d'infini. [...] Notre crise majeure n'est ni économique, ni financière, ni écologique, ni sociopolitique, ni géopolitique : c'est une crise spirituelle d'absence radicale -dans les élites et dans les masses- de vision d'un sublime dans l'homme qui serait partageable entre tous, athées, agnostiques, croyants. »

## **Conclusion**

Pour conclure brièvement, et en écho aux mots de notre prière d'hier : « *Désarme-les, désarme-nous* », je voudrais vous laisser pour viatique, ces mots de Paul Ricœur : « Si vraiment les religions doivent survivre, il leur faudra renoncer à toute espèce de pouvoir, autre que celui d'une parole désarmée, et faire prévaloir la compassion sur la raideur doctrinale. »

Pasteur Michel BERTRAND